quelques Français qui y avaient fait la traite secrètement, que ces Sauvages étaient fort humiliés de l'abandon où on les avait laissés; que, dans plusieurs rencontres, ils avaient été battus par leurs ennemis, faute de poudre dont ils n'étaient plus fournis par les Français; qu'ils paraissaient vivement touchés de la manière indigne dont ils avaient traité le Père Gravier, et qu'ils demandaient avec instance un Missionnaire.

Ces nouvelles nous firent juger, au Père Mermet, au Père de Ville et à moi, qu'il fallait profiter de la disposition favorable où étaient les *Peouarias*, pour remettre la Mission sur son ancien pied. La Providence nous en fournissait un moyen tout naturel: il était nécessaire que l'un de nous fit un voyage à *Michillimakinac*, c'est-à-dire, à plus de trois cens lieues d'ici, pour conférer avec le Père Joseph Marest, mon frère, sur les affaires de nos Missions dont il est Supérieur. En faisant ce voyage, on ne pouvait se dispenser de passer par le Village des *Peouarias*; et l'on espérait que la présence d'un Missionnaire les déterminerait à renouveler les instances qu'ils avaient déjà faites, et les marques de repentir qu'ils avaient données.

Comme j'étais parfaitement connu de ces Sauvages, le Père Mermet et le Père de Ville me chargèrent de l'entreprise. Je partis donc le vendredi de la semaine de Pâques de l'année 1711. Je n'eus qu'un jour pour me préparer à un si long voyage, parce que j'étais pressé par deux *Peouarias*, qui voulaient s'en retourner, et dont j'étais bien aise d'être accompagné. Quelques autres Sauvages vinrent avec nous jusqu'au Village des *Tamarouas*, où j'arrivai le